

LE MONDE DE

Devant son mur végétal intérieur, Patrick Blanc encadré par la tige en spirale du très rare *Philodendron goeldii*. Plante des sous-bois de Malaisie à l'iridescence bleue.

Le fou de la forêt

Fou, Patrick Blanc l'est pour avoir inventé le jardin vertical où s'étagent des plantes, du sol jusqu'à hauteur des arbres. Fou, et aussi génial... Par Marie-Paule Nougaret. Photos Giacomo Bretzel

Mèche verte en bataille sur l'œil brun, ce n'est pas une allure très académique. Ça n'empêche pas Patrick Blanc, 45 ans, docteur d'État en botanique, de diriger des travaux de thèse à Jussieu. Au reste, ses étudiants l'apprécient pour sa gaieté et le soin qu'il prend d'eux, tel un vieux professeur d'Oxford à veston rapiécé dans un roman anglais, organisant des petits dîners, et trouvant les moyens de les expédier à l'autre bout du monde jouer les petits poucets dans les grands bois avec la bénédiction de l'université.

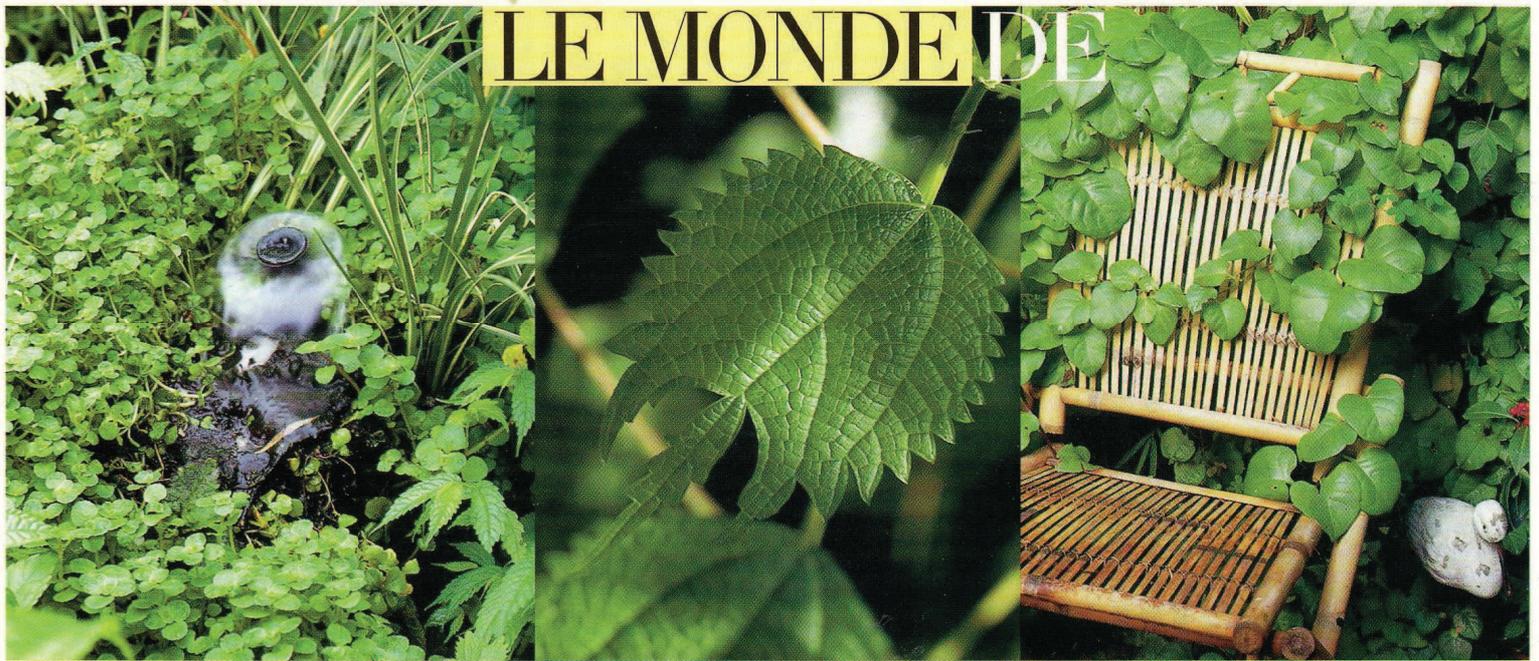
Lui-même vivait depuis des mois en Thaïlande quand il s'est rendu compte que, ce qu'il préférerait, c'était tout simplement de rester seul en forêt. La forêt vierge s'entend, où l'on avance sans rencontrer d'obstacle parmi les pétales de fleurs tombés des arbres en voûte à

40 mètres ; où l'on pourrait faire du vélo, si l'on ne se perdait pas si facilement, si définitivement... à moins d'y être né, ou de posséder l'œil exercé, précisément, du botaniste qui distingue une palme entre cent. C'était à la fin des années 1970. La forêt d'Asie reculait devant ce qu'il est convenu d'appeler une jungle, la masse impénétrable qui repousse après la coupe, toutes plantes en compétition. Patrick Blanc décida de transformer son plaisir en métier.

On le considère aujourd'hui comme le spécialiste mondial des plantes tropicales de sous-bois – dont dérivent toutes nos plantes d'appartement. Son jardin, près de Paris, 100 m² de sol, 45 m² de murs végétalisés, c'est le pays d'Alice. Les feuillages les plus étranges, en trident ou en cercles dentés, les fougères à rayures, l'hibiscus à feuilles de cannabis, y côtoient des banalités comme le

budleïa mauve, dit arbre à papillons. Huit cents plantes y poussent en pleine terre, étagées depuis le sol jusqu'aux belles corolles des volubilis bleu pâle ouvertes dans le datura arborescent et parfumé. Et sur des panneaux verticaux, six cents autres végétaux, en cascade, habitants des falaises comme l'iris vernissé du Japon, ou des bords de ruisseaux comme les bégonias veloutés à feuilles bleues, fluorescents dans le pinceau d'une lampe électrique à la nuit tombée. Il en rentre peu l'hiver, «les gens ne se rendent pas compte que beaucoup résistent au froid». Il les présente toutes par leur nom, on est abasourdi, et le pire c'est qu'on suit.

A la radio, c'est pareil. Il raconte les végétaux dans *Archipel Sciences*, sur France Culture. Il parle à toute allure mais on le comprend, à l'étonnement des reporters de l'émission. Il va s'enthousiasmer



Des plantes indigènes et exotiques poussent sur une cascade. La feuille en trident du *Boehmeria tricuspis*. «Mes plantes envahissantes savent que je les aime.»

pour une liane du Chili qui «cavale au sol, en faisant des pousses, un peu comme une pervenche, et quand elle trouve une trouée, elle se redresse, et là, il sort un vrai arbre, qui atteint trente mètres. La fleur...» On ne l'arrête plus. Surtout n'allez pas dire que les plantes ne «cavalent» pas. Leurs modes de locomotion le fascinent. Ce serait indélicat.

L'intérieur de la maison n'est pas banal. Le mur végétal, brevet Patrick Blanc, est bien vivant. Fabriqué de feutre gris, garni de poches où sont nichées des plantes, humecté à heure fixe d'une solution d'engrais, c'est une vraie invention. La mousse le recouvre en six mois, et les racines se fondent au support, ce qui est idéal pour la qualité de l'air : la NASA a montré que les plantes d'intérieur éliminaient les polluants domestiques (solvants de peintures, colles de menuiserie...) à condition de pousser dans des pots très vastes, car c'est à l'interface terre/atmosphère que résident les microbes qui se chargent du boulot.

A peine assis dans son fauteuil, il se relève, plonge la main dans son aquarium, remet doucement en place une feuille de lotus d'Égypte à la surface de l'eau, la caresse au passage d'un air absent. Il a, à la main gauche, des ongles longs de mandarin, «ce qui ne m'empêche pas, précise-t-il, de faire la vaisselle» et lui permet surtout de prélever des plantes sauvages sans arracher leurs sœurs. Les poissons de l'aquarium nous observent à travers la vitre. Un diamant (petit oiseau bleu exotique) traverse la pièce dans un grand bruit d'ailes. Bienvenue chez le fou de la forêt.

Il s'en défend bien sûr. Il vante la beauté, le «délire morphologique» des

plantes de déserts, tout aussi menacées, mais abandonnées selon lui par les écologistes, obnubilés qu'ils seraient par les arbres, seuls végétaux plus grands qu'eux. C'est tout de même lui qui vient de reconstituer une forêt tropicale en quatre dimensions dans un local tout noir, en Bretagne, à La Gacilly. Savourons notre privilège. Patrick Blanc est impossible à rencontrer. Il arrive d'expédition en Chine. Ce printemps, il explorait Madagascar. Il s'envole pour la Guyane comme d'autres pour la Côte d'Azur, au moins une fois par an. Ils sont encore quelques-uns, botanistes français profitant de l'aubaine de ce coin d'Amazonie protégé.

«Pas assez, explique-t-il. L'État ne renouvelle pas les crédits.» De plus en plus nombreux aux États-Unis, les botanistes se feraient rares en France. «On n'a plus la masse critique pour défendre la discipline.» Et ceci à l'heure historique où l'on peut encore trouver de nouvelles plantes et leur choisir un nom.

Lui, en tout cas, est fort connu. A Courson, en 1988, il présente des végétaux des tropiques comme nouvelles plantes d'appartement – une de ses obsessions – et se retrouve en portrait dans *Libé*. A sa soutenance de thèse, la même année, les étudiants scandaient «Patrick ! Patrick !» en trépanant sur les gradins de l'amphi. Le professeur Francis Hallé, inventeur du radeau des cimes, un observatoire qu'on dépose par dirigeable sur les arbres tropicaux, se trouvait dans le jury, ainsi que des sommités américaines. Emporté par ses

explications, le candidat se balançait sur les deux bras tendus entre deux tables, comme un enfant. «Je lui ai envoyé un verre d'eau dans les jambes...», raconte Hallé. Ils restent très amis. Il existe des clichés de Patrick Blanc endormi dans le radeau des cimes à l'aube au-dessus de la forêt.

Et ainsi de suite. Au festival des jardins de Chaumont, il y a deux ans, on ne parlait que de son mur de plantes. Il en a construit un autre à Albi. La Fondation Cartier, à Paris, lui en a commandé deux, pour l'exposition de l'été 1998, et a conservé celui de l'extérieur, au-dessus de la porte, quand tout fut démonté. Parce qu'il ne gênait pas le jardin sauvage planté et taillé aux ciseaux de Lothar Baumgartner. Parce que l'architecte de l'immeuble de verre, Jean Nouvel, l'aimait. Parce que ce mur de plantes était trop beau. Pour Hélène Kelmacher, adjoint au conservateur : «Patrick Blanc est un artiste. Aujourd'hui, ces catégories – scientifiques, chercheurs – sont caduques. Il faut élargir les définitions.»

Ultime pirouette, Patrick Blanc protège les plantes les plus haïes, à savoir les liserons, les convolvulacées en langage érudit. Il en a trouvé 250 espèces à force de se pencher sur les fossés d'égouts en Chine, les terrains vagues de Tanzanie. Sa collection de liserons fleurit dans l'arboretum chez Chateaubriand, à la Vallée aux Loups. Autant dire que Patrick Blanc s'amuse bien, et précède la mode. C'est ravissant les liserons, on allait l'oublier. ■

Spécialiste des végétaux tropicaux de sous-bois, Patrick Blanc présente ces espèces exotiques en guise de nouvelles plantes d'appartement.